

« Personne n'est monté au ciel, ... » (Jn 3,13) : Jésus parle de son Ascension. Elle semblait pourtant incroyable, puisqu'il devait être livré à la mort. Aussi ajoute-t-il : « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, de même le Fils de l'homme doit être élevé, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas mais aient la vie éternelle » (Jn 3,14-15) : Que la croix ne vous effraie nullement, dit-il, et ne vous fasse pas douter des paroles qui vous sont dites. Le serpent élevé par Moïse dans le désert n'était certes qu'un serpent de bronze, mais la puissance de Celui qui ordonnait de l'élever sauvait ceux qui fixaient leurs regards sur lui (Nb 21,9 ; Sg 17,6-7). C'est ainsi que le Seigneur se charge du sort des hommes et souffre les douleurs de la Croix, mais, grâce à la puissance qui l'habite, il a rendu ceux qui croient en lui dignes de la vie éternelle. Au temps de Moïse, le serpent d'airain, sans posséder la vie, grâce à la puissance d'un autre, délivrait de la mort ceux qui allaient périr sous la morsure venimeuse, pourvu qu'ils tournent leurs regards vers lui. De même Jésus, malgré son apparence mortelle et ses souffrances, donne pourtant la vie à ceux qui croient en lui, grâce à la puissance qui l'habite. Jésus continue : « Dieu a tant aimé le monde qu'Il lui a donné son Fils Unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle » : c'est là encore, dit-il, un signe de l'amour de Dieu qui a donné son Fils Unique pour le salut du monde. Et voici qu'un peu plus haut il a rappelé l'exemple du serpent en désignant l'homme assumé, pour montrer qu'il donne, comme le serpent, à ceux qui croient en lui, ce qu'il ne peut donner par sa propre puissance, mais par la puissance qui habite en lui. Comment a-t-il pu dire : « Dieu a donné son Fils Unique » ? Il est évident que la divinité ne peut souffrir. Cependant, grâce à leur union, l'humanité et la divinité de Jésus ne forment qu'un. Aussi, bien que seul l'homme souffre, tout ce qui touche son humanité est attribué à sa divinité. Chaque fois qu'il expose la grandeur de la Passion, le Livre saint fait d'ordinaire mention de la divinité de Jésus pour donner plus de force à son langage. Saint Paul, lui aussi, avec l'intention de montrer cette grandeur de la Passion, dit : « S'ils l'avaient connu, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de la gloire » (1 Cor 2,8). Il veut révéler, en donnant ce titre-là à Jésus, la grandeur de sa Passion; de la même manière, notre Seigneur, pour montrer la richesse de son amour par les souffrances qu'il a supportées, déclare très justement : « Dieu a donné son Fils Unique ».

Théodore de Mopsueste, Commentaire sur Jean, Entretien avec Nicodème.

Au témoignage de l'Apôtre, ceux qui font les offrandes prescrites par la Loi « honorent l'ombre et la figure des réalités célestes » (He 8,5). Mais le Christ « est le Médiateur d'une alliance meilleure, consacrée par des promesses meilleures » (He 8,6). Quant à l'accomplissement de cette alliance, l'Apôtre encore nous le montre, en citant le témoignage du prophète Jérémie : « Voici que des jours viennent, dit le Seigneur, où je consommerai sur la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle ; etc. » (Jr 31,31-32). Dans l'Ancien Testament, quatre choses sont principalement à considérer : les promesses, les jugements (= les sanctions), les préceptes, les sacrements. Le Nouveau Testament devait changer ou perfectionner ces choses, parce qu'elles étaient imparfaites et déficientes. Parlons d'abord du changement des promesses. Il est écrit dans le Nouveau Testament : « Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le Règne des cieux est à eux » (Mt 5,3). Et dans l'Ancien : « Il leur donna les terres des nations, ils possédèrent le fruit du labour des peuples, pour garder ses commandements et chercher sa Loi » (Ps 104,44-45). Dans l'Ancien Testament, la récompense du service de Dieu semble donc consister dans des distributions de terres, dans l'abondance du froment, du vin et de l'huile, dans l'affluence et la gloire des biens temporels, dans « la rosée du ciel et la fécondité de la terre » (Gn 27,39). Mais dans le Nouveau Testament, ce n'est plus la richesse ou la gloire terrestre, c'est un héritage éternel qui est promis, et cela non pas aux riches, mais aux pauvres. Le Christ pauvre "annonce l'Évangile aux pauvres » (Mt 11,5), et sur les riches voici la sentence : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Règne des cieux » (Mt 19,24). Ce qui était promis alors est maintenant jugé méprisable, parce que le Testament nouveau « a été consacré par de meilleures promesses » (He 8,6). Mais ces promesses faites aux anciens figuraient les biens éternels qui sont aujourd'hui promis. Car « tout leur advenait en figures » (1 Cor 10,11), et tout ce qui leur fut donné ou promis était le signe des promesses meilleures qui ont

consacré le Nouveau Testament ... Aux Israélites encore frustes et incapables de comprendre les promesses célestes, furent donc promis et donnés des biens temporels, pour les retirer peu à peu du culte des idoles ; ces choses qu'ils connaissaient par expérience devaient leur procurer quelque consolation ; et, insensibles aux biens célestes, ils s'adresseraient du moins à Dieu plutôt ; qu'aux idoles pour demander les richesses terrestres, objets de leurs désirs. Dieu voulut en cela avoir égard aux faibles de son peuple. Quant aux parfaits – il y en avait dès ce temps –, le désir des choses célestes leur faisait tenir pour méprisables les biens temporels ; et dans les promesses de Dieu, ils devinaient quelque chose d'ineffable, « que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a pas entendu, qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (1 Cor 2,9). L'un d'entre eux a tiré du fond de son cœur l'expression, dirait-on, de ces soupirs de tous les justes : « Qu'y-a-t-il pour moi au ciel, et à part toi qu'ai-je désiré sur la terre ? » (Ps 72,25). Mais ceux qui avaient reçu les promesses sont tous morts « sans en avoir vu l'accomplissement ; ils l'ont seulement vu et salué de loin, et ils ont confessé qu'ils étaient hôtes et pèlerins sur la terre. Ceux qui parlent ainsi montrent qu'ils tendent vers leur patrie. Et s'ils s'étaient souvenus de celle d'où ils étaient sortis, ils avaient le temps d'y retourner. Mais, en fait, ils aspirent à une patrie meilleure, c.à.d. céleste » (He 11,13-16). La récompense du service de Dieu, le salaire de la foi et de l'obéissance, n'est donc pas pour ce temps : mais, « lorsqu'il aura donné le sommeil à ses bien-aimés, l'héritage du Seigneur leur échoira » (Ps 126,2-3). Et la fin des promesses, c'est le Christ en qui seront accomplies toutes les promesses de Dieu, en qui seront rassasiés toute l'espérance, toute l'attente, tous les désirs des justes. ... Les promesses de l'A.T. étant changées en de meilleures, il était juste que, dans le N.T., fût exigée une plus grande obéissance, et qu'ainsi au service de Dieu l'augmentation du salaire entraînaît une augmentation du travail.

Baudouin de Ford, Sacrement de l'autel, I., ch. 1.

Ceux qui ont été délivrés, le Seigneur ne veut pas les ramener à la législation de Moïse – car la Loi a été accomplie par le Christ –, mais les sauver par le moyen de la foi et de l'amour envers le Fils de Dieu dans le renouvellement grâce à la parole, comme le dit Isaïe : « Ne vous souvenez pas des premières choses ... : voici que je fais du nouveau qui maintenant va poindre, et vous le connaîtrez ; et je ferai un chemin dans le désert et, dans la région aride, des fleuves, pour abreuver ma nation et mon peuple d'élection » (Is 43,18-20). Et déserte et aride était antérieurement la vocation des Gentils, car le Verbe ne passait pas parmi eux, ni l'Esprit-Saint ne les abreuvait – ce Verbe qui a préparé la voie nouvelle, celle de la piété et de la justice, et qui a fait jaillir des fleuves en abondance, c.à.d. disséminer l'Esprit-Saint sur la terre, selon qu'il avait promis par les prophètes de répandre, à la fin, l'Esprit sur la face de la terre. C'est donc dans le renouvellement de l'Esprit que se fait notre vocation et non dans la vétusté de la lettre (Rm 7,6), selon la Prophétie de Jérémie : « Voici, des jours viennent ... » (Jr 31,31-34).

Irénée de Lyon, Démonstration apostolique, n. 89-90, p. 156-157.

Le Verbe de Dieu s'est manifesté sous une forme semblable à la nôtre, apportant à l'humanité mille avantages, indiquant nettement la voie qui conduit à toute action admirable. Partant, comme la tentation s'attaque à ceux qui s'exposent au péril par amour pour Dieu, nous avons à réapprendre comment on doit se comporter lorsqu'on a décidé de mener une vie honorable et une conduite exemplaire : faut-il se laisser aller, s'abandonner à la nonchalance, se prélasser à tort et à travers, se donner du bon temps, ou bien s'appliquer intensément à la prière, paraître en larmes devant Celui qui nous sauve, avoir soif de son secours, et de courage pour le cas où il lui plairait de nous soumettre, nous aussi, à la souffrance ? Nous avons besoin en outre de savoir, pour notre bien, jusqu'où, à la limite, va l'obéissance, par quels glorieux chemins elle passe, et combien grand, combien beau est le salaire de la patience... Aussi, c'est aux jours de sa chair que le Verbe de Dieu est devenu notre modèle ; il pouvait dès lors très légitimement se mettre à la taille de l'humanité, prier avec insistance, verser des larmes, paraître même appeler un sauveur et apprendre l'obéissance tout en étant Fils (He 5,7-9).

Cyrille d'Alexandrie, Dialogues christologiques, 754c-755a, p. 435-437.

A l'occasion des Gentils qui désiraient le voir, c'est la future plénitude des nations que Jésus prédit ; et il annonce que déjà est venue l'heure de sa glorification dans les cieux, après laquelle les Nations croiront.

Augustin, Traité sur Jean, 51, n. 8.
in Tissot, Les Pères parlent..., t. 1, p. 440 ou t. 10 p. 677.

Le Christ demande à être glorifié, et aussitôt, du haut du ciel se fait entendre la voix de Dieu le Père qui le glorifie. Mais il précise (Jn 12,30) qu'il prie le Père pour nous, et que le Père parle pour nous ; tout ceci a pour effet de nous pousser à reconnaître qu'il est Fils de Dieu.

Hilaire de Poitiers, La Trinité, Livre X, n. 71, t. 3, p. 66-67.

Satan se glorifiait de ce qu'en l'absence d'un plus fort (Lc 11,22), il lui était loisible de faire en vainqueur le tour du monde et de se promener par toute la terre (Job 1,7). Mais cette fois il y avait quelqu'un pour dire : « Maintenant c'est le jugement de ce monde, maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors » (Jn 12,31). Lors donc que l'Homme de douleurs eut été jeté hors de la porte (He 13,12), frappé de la mort la plus infâme, et regardé comme un lépreux, on peut dire que le vrai Job était assis sur son fumier, couvert de pourriture ; car le Seigneur avait placé sur lui les iniquités de nous tous (Is 53,4.6). Mais ces iniquités, toute notre corruption et notre condition mortelle même, il devait les « racler » par la vertu de sa résurrection ; et c'est pourquoi l'Écriture dit justement que Job raclait sa pourriture avec un tesson (Job 2,8). Ce tesson, d'abord argile molle, et qui devient solide une fois cuit au feu, c'est la chair du Christ d'abord passible et mortelle, puisque faite de notre limon., mais par la suite cuite au feu de la Passion et rendue si solide à la Résurrection qu'elle ne peut plus jamais être dissoute, ni par la mort ni par n'importe quelle corruption. Selon la sagesse de ce siècle, c'était folie. Mais, si Dieu n'était descendu à ce qu'il appelle folie, le monde faussement sage n'aurait pas connu Dieu (1 Cor 1, 21).

Rupert de Deutz, Œuvres du Saint-Esprit, Livre II, ch. 5, t. 1, p. 187.

* * *

Lectures

Irénée de Lyon, Démonstration apostolique, 89-90.
 Origène, Comm. sur Matthieu, 12,18.
 Cyrille d'Alexandrie, Dialogues christologiques, 754c-755a.
 Hilaire de Poitiers, La Trinité, X,71.
 Jean Chrysostome, Homélie 67,1. sur Jean.
 Méliton de Sardes, Sur la Pâque, p. 123.
 Grégoire de Naziance, Homélie 45 pour la Pâque, 23-24.
 Vatican II, Lumen Gentium, n° 9.
 Baudouin de Ford, Sacrement de l'autel, I. 1.
 Augustin, Traité sur Jean, 51,8.
 Augustin, Du Cantique nouveau, 1.
 Rupert de Deutz, Œuvres du St-Esprit, II,5.
 Athanase d'Alexandrie, Lettre pascale 14,1-2.
 Thomas d'Aquin, Chaîne d'Or
 Bernard de Clervaux, Sermons divers, 62^e sermon
 Teilhard de Chardin, Le Milieu divin, p. 119.
 L. M. Chauvet, L'aveu et le pardon.